

## Un bouquet de roses

*C'est une histoire d'amour. Comme toutes les histoires.*

*L'histoire d'une incandescence, puis d'une brûlure.*

*L'histoire d'un violon de Brahms qui couve un enfer.*

*Un silence.*

*Une solitude qui passe au gré d'un vol oublieux.*

— J'étais ici même, sur cette terrasse. Je m'étais assise sur ce muret sur lequel nous sommes accoudées. Le jour était beaucoup plus avancé. Le Soleil commençait à me faire plier les épaules. Je ne sentais rien de ce qui m'entourait. J'étais à mon malheur. Tous ces jours passés à me demander pourquoi j'avais pu... Comment j'avais pu... En boucle. Sempiternelle tarentelle un jour de mariage avorté. Sostenu. À ne dormir que de courtes heures, la nuit. Prostrée, le plus clair de la journée. M'obligeant aux tâches les plus essentielles, puis retombant aussitôt dans la remémoration des derniers jours de notre vie.

Nous étions de nouveau partis en lune de miel. La vingtième, peut-être... Nous faisons de tous les lits des hôtels du monde des lits de noce. Des lits d'amour où nous laissons, en creux, nos ADN liés, nos molécules soudées.

Il était beau... Il était fort... Il me rassurait par toute une vie d'attentions à moi, d'attentions pour moi. Il me protégeait ; j'aimais à me réfugier contre sa peau. Il me protégeait des autres... Des autres, simplement, mais aussi de moi-même. De cette force qui me manque, parfois, qui est comme une chute dans un puits, une oubliette.

Nous parlions, nous riions, partagions dans la quintessence l'amour de l'art, de la littérature, de tous mes amants les auteurs, disait-il. Nous partagions l'amour de la beauté. L'amour de l'amour. Nous nous appartenions dans une perspective. Il me désirait constamment. Je le désirais constamment.

— Comme nous deux...

— Oui ma Léna... Mais c'était un désir d'homme... D'un homme tendre, amoureux, attentif, un désir d'homme. Quand nous ne faisons pas l'amour, nos yeux continuaient à le faire. Ses regards me prenaient dans leurs bras et nous entraînaient vers nos contrées intimes, dans le vouloir de son corps et dans la profondeur du mien.

C'est à Marrakech, comme à Nevers, qu'eut lieu notre Hiroshima.

Un geste simple, une attention vers moi ; il sortit. Jamais ne le revis.

Je te passe l'angoisse qui monte, qui prend à la gorge comme une hyène aux yeux de glaise ; je te passe la police, l'incapacité, les revanches. Je te passe mes tiraillements et mes aveuglements. Les sourires ironiques à *l'abandonnée, la délaissée*. À la femme salie, peut-être bonne à prendre, redescendue qu'elle est de sa tour d'ivoire, de son septième ciel. Je te passe mes crises de suractivité, les mouvements browniens de mon cœur. Je te passe mes premiers pleurs. Je te passe le soir qui tombe... Et le silence toujours bruyant de cette ville... Et la lune sure qui se lève sur l'Atlas. Et mon cœur qui hurle.

Je restais plusieurs jours dans cette cité de plomb. J'errais la nuit. J'errais le jour. Ma peau était brûlée. J'avais soif, tout le temps soif. Soif de lui, surtout. Je marchais, je retournais à l'hôtel. Je le cherchais. Je l'attendais. Je le cherchais. Je marchais. Je questionnais. J'étais une jeune chienne abandonnée. Je me faisais penser à une cocker, mes cheveux sales pendant de chaque côté de mon visage, mes yeux bouffis de tendresses inassouvies.

Mon père vint me chercher. Avec un médecin de ses amis. « Il n'y a plus d'espoir. Il est parti ton Joe, ma chérie. »

Non ! Non ! Non ! Il n'est pas parti ! Il ne peut être parti ! Il a été enlevé ! Il a eu un accident ! Il se meurt dans un coin ! Il n'est pas mort ! Il va revenir ! Il va revenir ! Nous nous aimons ! Oh, comme nous nous aimons ! Comme l'amour peut tout, comme il est au-dessus de tout ! Il va revenir... Il va revenir...

Ils m'injectèrent un sédatif, me mirent sous perfusion, me rapatrièrent ici.

Je restais inconsciente plusieurs jours...

J'ouvrais les yeux. Les refermais. J'ouvrais les yeux. Les refermais.

Je me réveillais enfin.

Je repris un peu de forces. J'étais silencieuse. Je mangeais. Je buvais. Je participais de quelques mots à des conversations aussitôt oubliées. Je sortais dans le jardin, celui-ci. Marchais dans ces allées de lauriers. Chaque fois que je pensais à lui, mon cœur en lambeaux recevait un coup de poignard. Je redressais pourtant lentement la tête...

Le temps glissa.

Mes parents durent retourner aux États-Unis.

Ma santé n'était plus alarmante. Je semblais avoir comblé mes fissures. Le fond de mes yeux était toujours hanté par une vase de tristesse, mais, cachée derrière mon air boudeur, personne ne voyait combien j'étais encore habitée par lui. Pleine de lui.

Martin travaillait pour mon père depuis quelques années déjà. Il était son jardinier. Son jardinier et un peu plus. Un homme de confiance, à qui, certains jours, il demandait certains services dont ni l'un ni l'autre ne voulurent jamais me révéler la teneur.

Mon père lui avait demandé de rester pour me garder, me surveiller, m'aider. Nous étions donc deux, dans cette maison. Je ne compte pas la cuisinière, ni la femme de ménage, qui n'étaient présentes que quelques heures par jour, pas tous les jours, et avec qui j'avais alors encore moins de contact qu'avec Martin.

C'est ici même, sur cette terrasse, que je m'étais assise ; sur ce muret où nous nous accoudons. Les agaves n'étaient pas fleuris, l'à-pic était bien plus vertigineux mais je n'en avais pas peur. Petite, aux grands hurlements de ma mère, j'y sautais et courais, les bras à l'horizontale comme un avion.

J'y étais assise. Je regardais la mer. La rade. La jetée de la criée. Le port de pêche. Les mouettes. Les cargos au loin. Le sifflement d'un train. La route. Une chanson italienne, quelques baigneurs du côté des calanques. Et derrière la jetée du casino, le petit port de plaisance. Et puis une voile blanche triangulaire qui en sort. À petite vitesse, de ma droite, là, tu vois, voguant en direction de la pleine mer. Un beau petit voilier solitaire partant pour quelque grand voyage ou pour simplement contourner la pointe, de l'autre côté, et rejoindre la grande ville...

Seulement... Seulement, ce petit voilier n'était pas seul. La perspective m'avait empêchée de voir l'autre voile, exactement dans le prolongement de mon regard, cachée derrière lui. Et qui se matérialisait maintenant. Formant enfin clairement un second navire voguant avec lui, à son côté, à son rythme, le suivant des mêmes balancements. Comme une amoureuse qui tiendrait la main de son amoureux ; voguant ensemble, ensemble et indissociables, voguant vers le fond de l'horizon, vers les lunes de miel et les soleils d'azur, vers leur avenir dans le monde ; deux petites voiles blanches voguant sur l'immense mer bleue, à la perte de moi...

Mon corps se mit à trembler. Une branche que je tenais entre mes doigts s'échappa. Mon corps ne m'appartint plus. Je suffoquai. Je fus tétanisée. J'hurlai. Pour éclater en sanglots.

Ma chair venait de comprendre que jamais plus je ne le reverrais.

Martin me dit, plus tard, qu'il était accouru à mon cri, et qu'il n'avait eu que juste le temps de me rattraper avant que je ne tombe, évanouie, sur les rochers de sang. Il me transporta dans ma chambre où je crus mourir ou plutôt remourir, comme ces quelques mois auparavant.

En proie à la fièvre, au délire, à l'angoisse.

Tu comprends, s'il était mort, c'est qu'il m'aimait ! Moi ! Il était mort par amour pour moi. Moi qui, aimée, me croyais aimable. Moi qui, aimée, l'avais tué. J'aurais dû le rejeter. Le mépriser. Le donner à d'autres femmes. Plus belles. Plus fortes. D'autres femmes qui auraient su l'aimer, elles. Ils auraient été heureux. Et j'aurais été heureuse, moi, loin de lui, loin de mes remords à venir... À le savoir heureux, lui, en vie ; loin de mes remords de l'avoir assassiné pour sa

beauté, pour ses attentions, pour son amour, pour nos désirs. De l'avoir empêché d'aimer pour toujours.

Je me réveillais en sursaut, son cadavre décomposé auprès de moi, nous faisons l'amour, j'étais la plus malheureuse des abandonnées, je me levais, tremblante et rigide et seule au milieu de la pièce, mes pieds nus qui me semblaient des sabots, les sabots d'une Vénus de terre cuite adorée par des boucs priapiques usés par les vents du désert ; et le verre que je brisais pour avoir des étincelles sonores de bonheur, pour poser mes mains dessus, pour en prendre des morceaux dans mes doigts repliés comme je prenais son doux sexe pour l'amener au mien ; et ce tableau de Bonnard, dans ma chambre d'alors, avec qui je passais des heures à crier, caressant les courbes de cet androgyne au tub, les yeux fous, injectés de sang, possédée par moi-même à me tuer.

Martin était là. Martin était tout le temps là. Il m'arrêtait avant que mon pied, ou ma main ne se blessât ou ne se blessât trop. Il arrêtait mon bras avant que je n'arrachasse mes cheveux... Mes cheveux qui tombaient par poignée. Martin qui me parlait ; Martin qui me caressait ; Martin qui me tenait la main ; Martin qui me rassurait. Martin qui chantait ses chansons...

— Tu t'en souviens d'une ?

— Oui... Je m'en souviens d'une... Une petite berceuse de son cru... Il m'arrive encore de la fredonner :

Petite étoile, petite abeille,  
Où sont les feux, les étincelles ?

Petite fleur, petit oiseau,  
Où est le cœur de ton Eros.

Petite fille, petit poisson,  
Où est l'amour de ta chanson ?

Une nuit. Je me débattais. Il était, là, à côté de moi, assis. Il caressait ma joue pendant que je lui donnais de grands coups anarchiques, désordonnés. Il me disait : « Chuut... Chuuut... Allons belle enfant... Allons... » Et puis, plus tard, plus tôt, en même temps, je ne sais pas, toujours sur le bord de mon lit : « Mourir n'est pas douloureux... » Ou : « Mourir est juste une absence... » Ou : « Mourir n'est pas une disparition... » Ainsi que : « Ma grand-mère me disait : "N'écoute jamais les remords, sinon tu es mort et remort »

À d'autres moments, des airs de guitare. Sans chant, de petits airs aériens, accompagnés peut-être par sa voix qui fredonne. Qui m'appellent aux fonds des eaux glaciales où je voulais me noyer ; qui m'envoient son souffle par les portées de sa musique...

Au septième jour, après une nuit sans fantôme, je me réveillais. Martin était abandonné dans un fauteuil. Les rideaux étaient tirés. Ma lampe de chevet allumée. Il y avait des draps sales sur le sol, couverts de sang, de déjections jaunes ou blanchâtres ; chiffonnés, déchirés. Des bouteilles d'eau vides, des éponges, des gants de toilette, des serviettes. Des serviettes hygiéniques aussi. Tout un paysage d'urgences. Une odeur aigre, lourde et humide. Les reliefs d'un repas.

Je me levais sans force et sans bruit. Allais ouvrir la baie vitrée. Mes jambes maigres vibraient comme un diapason, mais l'air du large me fouetta et me fit un bien infini.

Martin dormait. Il ne s'était pas rasé de la semaine. Ses traits étaient tirés. Son visage creux. Je ne l'avais jamais vu aussi abattu. Je sus plus tard qu'il m'avait veillée, qu'il m'avait défendue contre moi-même toutes ces longues heures. Il s'était opposé à la venue d'un médecin. Il avait dit que je devais revenir seule, avec son aide peut-être, mais seule de ce voyage vers ma propre destruction. Que j'en

serais plus forte, plus heureuse, plus vide, surtout, de cet ancien cadavre qui me hantait.

Quelques jours encore et j'allais mieux. J'allais réellement mieux.

Un plaisir de vivre revenait cultiver mon corps. Martin chantait tant il pouvait en jardinant, en s'occupant de travaux dans la maison. Par contre nous mangions ensemble en silence. Sa présence était comme celle d'un père idéal. Présent, présent en tous points, mais absolument pas intrusif.

Il ne se permit plus qu'une fois, alors que j'avais presque perdu ma maigreur et ma couleur grise, de me faire une remarque que je n'ai jamais oubliée.

Une aurore, j'étais devant un miroir essayant de savoir qui de moi restait encore à trouver. Martin m'avait aperçue en passant devant la fenêtre. Il me demanda la permission d'entrer, me rejoignit. Il portait un bouquet de roses qu'il déposa entre moi et le verre d'argent, puis il me dit : « Mademoiselle Virginia... Si je puis me permettre... Il faut que je vous dise ce que ma mère disait des miroirs... » « Que ce sont des voleurs d'âme, peut-être ? » Il ne réagit pas à ce léger persiflage et continua : « Ce que ma mère disait, Mademoiselle Virginia, c'est qu'ils reflètent toujours une image de nous qui n'existe plus. C'est notre passé, toujours, que nous y voyons. C'est pour cela que je vous ai cueilli ces fleurs... Pour que, plutôt, vous vous y miriez dedans ». Puis il sortit.

Il sortit, emportant avec lui les dernières traces de morbidité qui me restaient ; m'adressant, sur le pas de la porte, le léger sourire qu'un homme fait à une femme lorsqu'il lui exprime qu'elle est belle et que le désir est une chose toute simple ; toute simple à trouver, toute simple à accomplir.